

IMAGES D'UN PARADIS PERDU

Sa Majesté des Mouches,
un film de Peter Brook

par Joëlle Turin

1954 : un grand roman de William Golding. ¹

1963 : un grand film de Peter Brook qui vient de ressortir sur les écrans ². Joëlle Turin évoque le pouvoir des images qui servent fidèlement l'univers créé par le romancier.

Quand un cinéaste adapte une œuvre littéraire, il n'a finalement le choix qu'entre deux solutions : ou bien il fonce tête baissée à l'assaut du texte, s'en empare et le traduit en images tout en le réinventant. Ou bien il se plie aux mots, les suit pas à pas et devient un porte-parole fidèle et respectueux. On peut dire que Peter Brook a opté pour la deuxième solution. Non par prudence sans doute, mais bien plutôt parce que cette fidélité rend admirablement compte à la fois du sens et de la force du livre.

Dès le générique, une cascade d'images déroutantes nous plonge dans l'univers de ce conte philosophique où, à la suite d'un accident d'avion, un groupe d'enfants échoués sur une île déserte refait « à rebours » l'histoire du monde, partant d'une civilisation bien policée pour aboutir à une nature rien moins que primitive. Nous sommes au bout

du monde, dans un univers d'abord splendide, égal au rayonnement de l'amitié, de l'aventure et de la joie qui transparaît chez les enfants découvrant qu'ils sont seuls sur l'île. Un univers qui s'assombrit et devient progressivement hostile, au rythme de la situation qui va empirer chaque jour : « les nuages s'amoncellent, l'atmosphère est saturée d'électricité, prête à jaillir ». La force qui conduit le film n'est pas seulement l'instinct de survie des enfants, ni la dureté de leur inexorable évolution de groupe civilisé en horde sauvage et barbare. Il y a aussi le défi et la victoire de la violence, de la bêtise et de la mort sur l'esprit et la raison. Il y a encore la question du temps, temps de l'attente et temps de la peur, qui opère sur la personnalité des enfants. Le film montre les folles parties de chasse, les danses exaltées et hurlantes, les parodies de mise à mort, les

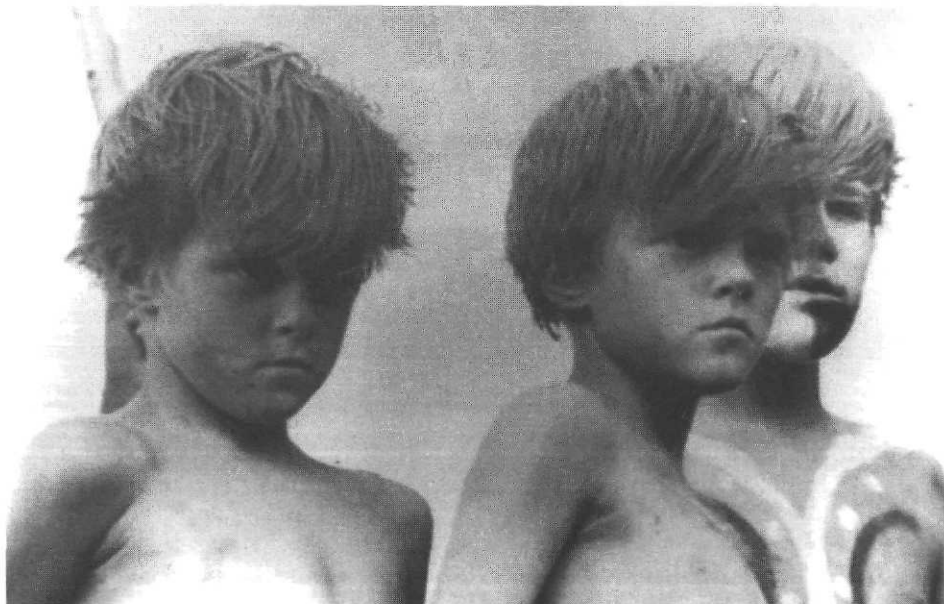
(1) Editions Gallimard (collection 1000 soleils ou Folio junior)

(2) Distribué par « Les spectateurs associés », BP 92, 95313 Cergy Cedex.

poursuites, les trahisons. Elles apparaissent dans un réalisme cru, tout neuf. Le sable est vrai, l'île est vraie, comme les rochers, la côte couverte de palmiers, la forêt si dense et d'une beauté inséparable de la menace. Tout le film est scandé, miné par une angoisse profonde, par l'imminence des drames qui se préparent ; comme par la musique dont le rythme se met au diapason des situations : progressive, tantôt sourde, grave, intense, presque trop forte, elle est, à intervalles réguliers ponctuée par les voix cristallines des chasseurs qui reprennent en chœur le « Kyrie eleison ».

Avec la précision d'un entomologiste, Peter Brook filme les gestes et les visages au plus près de leur expressivité. Il traque les attitudes et les actes qui traduisent la montée progressive de la violence, de l'anarchie, de la sauvagerie. La scène où les gosses, à moitié nus, sales et peinturlurés dévorent un cochon, les range définitivement du côté de la barbarie et de la loi du plus fort. La folie

règne, on en devient la proie, tout s'en va à la dérive. Avec beaucoup de tendresse aussi, le cinéaste explore les regards et les expressions, tous les signes qui traduisent les regrets, la peur, la nostalgie d'un paradis perdu, la fin des illusions. L'image finale de Ralph pleurant silencieusement « sur la fin de l'innocence et la noirceur du cœur humain » traduit ce sentiment terrible de n'avoir pu rien maîtriser, d'avoir eu à se battre contre l'ennemi insaisissable que sont nos grandes peurs ancestrales, nos monstrueuses passions primitives, toujours présentes. Peter Brook a filmé en noir et blanc. Orson Welles disait que « le noir et blanc aime les acteurs ». Il aime aussi toutes les créatures, parce qu'il épure et simplifie. Bien que d'une violence à couper le souffle, rien n'est tout à fait horrible en noir et blanc, surtout pas ce qui se cache sous ces visages d'anges... et le film conserve ainsi, à travers un montage très composé, souvent rapide, une beauté solennelle. ■



Sa majesté des mouches, de Peter Brook